TROISIÈME ANNÉE. — N. 528.

MARDI, 17 AOUT 1915

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e)
Téléph. : CENTRAL 80-62

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9e)

Achetons chez nous!

Nous entendons souvent dire que la France n'est pas aussi fournie qu'on se plaît à le dire, de matières premières et qu'il y a lieu de faire appel, en de nombreuses circonstances, aux pays alliés et aux neutres.

Ceci peut être vrai dans un ou deux cas, mettons en trois pour ne décourager personne et répondons très nettement que bien au contraire des affirmations pessimistes, la France est à même de disposer, mieux qu'aucune autre nation, de sources inépuisables de matières premières.

Son sol lui permet, si elle le veut, pendant toute la durée de la guerre, de ne pas manquer de minerai de fer, voire même de plomb, de zinc et de cuivre.

Si ses mines de Normandie, pour le fer, et celles de la Maurienne et des Pyrénées, pour les autres métaux, étaient insuffisantes, de l'Ouenza au Maroc, avec une main-d'œuvre assez facile, les filons qui se succèdent en une vaste ligne presque parallèle à la côte, nous fourniraient de quoi satisfaire à tous les besoins de la défense nationale et de l'Industrie.

Mieux, nos colonies, celles assez proches de l'Afrique occidentale, et celles plus éloignées, de l'Afrique centrale, de l'océan Indien, de l'Asie et de l'Océanie, nous peuvent donner tant au point de vue alimentaire qu'au point de vue de la construction et de toutes les industries, des apports considérables de matériaux de toutes sortes,

L'élevage de l'Afrique du Nord, du Maroc, du Sénégal, du Soudan et du Congo, sans oublier le bétail de Madagascar, peut fournir un gros appoint aux nécessités de la métropole.

Pour payer nos sujets des colonies où nos nationaux qui y sont établis, point n'est besoin de sortir de l'or. C'est un point qu'il ne faut pas perdre de vue et qui, en dehors du devoir d'une nation vis-à-vis de ses colonies, nous fait un devoir de s'adresser à elle de préférence.

On nous objecte la main-d'œuvre. Aux colonies, elle ne manque pas. On insinue alors que les tranports manquent.

C'est une erreur ou un oubli du pouvoir. Il reste en France et dans nos ports coloniaux assez de marins qui sont de classes plus anciennes que 1887 et 1888 très disposés à effectuer encore des voyages au long cours.

Qu'au besoin on réquisitionne hommes et navires, qu'on fournisse du charbon et les transactions entre nos colonies et la mère Patrie, alors que les mers sont débarrassées des requins boches, seront, de jour en jour plus actives.

Nous pouvons même, aux Dardanelles, fournir nos armées et celles de nos alliés.

Nous l'avons souvent dit et écrit, l'Etat se doit à lui-même et aux intérêts vitaux de la nation de réquisitionner la majeure partie des chômeurs qui ont l'allocation pour les utiliser dans les services où ils pourront apporter un utile concours, aussi modeste soit-il.

Chacun se doit à tous.

Il ne doit pas y avoir, en France, un citoyen français qui, dans la mesure de ses forces, de son activité, de sa compétence et de ses moyens, ne soit employé à préparer le triomphe de notre cher pays, qui sera aussi celui de l'Humanité.

C. FABIUS DE CHAMPVILLE.

Embusqués en soutane

La Chambre a entendu pas mal de vérités, dans cette séance de vendredi, qui provoqua chez les papalins tant d'accès de rage épileptiforme.

M. Aristide Jobert défendit vigoureusement le droit des réformés de 1915 à ne pas être obligés de se mettre à poil devant les majors pour la dixième ou quinzième fois. Le député de l'Yonne fit valoir avec raison que cette nouvelle visite ne donnerait pas à l'armée un bon soldat de plus. Et, comme le Ministre de la Guerre s'obstinait à feindre de croire que nous manquions de soldats, M. Jobert lui enseigna le moyen de constituer bien vite un beau régiment de solides gaillards :

— Vous feriez mieux, dit M. Jobert au Ministre, vous feriez mieux de rapporter la circulaire par laquelle vous avez exonéré des risques et des misères du front les ecclésiastiques qui sont célibataires et sans charges de famille. »

M. Aristide Jobert attirait ainsi l'attention publique sur un nid de « tire-au-flanc » : les embusqués en soutane.

On devrait, semble-t-il, faire marcher les curés au premier rang.

Ecoutez d'ailleurs ce qu'ils racontent d'eux-mêmes. A en croire leurs gazettes, la *Croix* et les autres, il n'y aurait de soldats vraiment héroïques que ceux que soutient l'espérance du Paradis chrétien, ceux que protège le cœur Sacré de Jésus épinglé sur la capote.

Et ces soldats de première qualité, on ne les fait partir ni les premiers, ni même les derniers. Ils n'ont même pas besoin de tricher ou de « carotter » : en très grand nombre ils sont embusqués « de droit ». Nous le savions. Mais le Ministre de la Guerre a pris le soin de nous le rappeler, il n'y a pas deux semaines.

Un député radical-socialiste du Lot-et-Garonne, M. Cels, avait demandé si les ecclésiastiques pourraient être versés dans une arme combattante.

Voici ce que répondit M. Millerand, par la voie du *Journal officiel* :

« Les ecclésiastiques des divers cultes appartenant aux classes régies par la loi du 15 juillet 1889, qui ont satisfait, en temps utile, aux conditions de dispense résultant des dispositions combinées de ladite loi, et de celles des lois du 21 mars 1905 sur le recrutement de l'armée et du 9 décembre 1905 sur la séparation des Eglises et de l'Etat, *sont affectés de droit en cas de mobilisation, au service de santé*; ils ne pourraient recevoir exceptionnellement une autre affectation que *par mesure disciplinaire* prise en conformité des dispositions légales. »

La situation est donc nette :

Tout un lot de curés, c'est-à-dire de bougres robustes que ni le dur travail manuel, ni les soucis de famille, ni les privations, n'ont débilités, sont affectés *de droit* aux services de santé, et dans les services de santé, s'il y a des postes dangereux, chacun sait qu'il y en a de tout repos et que ce sont ceux-là que guettent et décrochent les prêtres.

Bien mieux : le service armé est considéré comme un devoir, comme un honneur par tous les Français ; pour ces prêtres, le Ministre déclare que c'est une punition.

Vous êtes un bon citoyen, valide et probe : vous défendez votre pays, et vous en êtes heureux et fier. Celui-là est curé : il ne partagera vos risques qu'autant qu'il aura fait quelque bêtisse, commis quelque faute...

Georges CLAIRET.

Un Décret contre la Cocaïne

C'est le *Bonnet Rouge* qui a attiré, le premier l'attention des pouvoirs publics sur les ravages causés pendant la guerre par la cocaïne.

M. René Bérenger, l'éminent sénateur et membre de l'Institut, nous a écrit :

« J'adresse à M. le directeur du *Bonnet Rouge* et à son courageux rédacteur M. Léo Poldès des félicitations pour leur ferme campagne contre la cocaïne et les résultats déjà obtenus. »

Il nous faut l'avouer sincèrement, les résultats obtenus ne sont pas suffisants. Malgré les rafles quotidiennes sur la Butte, malgré la fermeture des bars suspects, malgré les descentes dans les hôtels louches, malgré l'envoi de trente trafiquants de toxiques au camp d'évacuation de la Ferté-Macé on continue, en plein jour, à vendre des poisons à Montmartre !

Pas un jour ne se passe sans que la presse ne signale une nouvelle affaire de cocaïne. Les marchands de drogues ont toutes les audaces. Ils ne se contentent pas de vendre leur poison boche. Ces immondes bandits s'attaquent maintenant aux passants.

Nous avons reçu, ce matin, la visite à nos bureaux de M. Georges D..., employé de commerce, demeurant 225, rue Saint-Martin.

Il nous a fait la déclaration suivante :

« Hier, à onze heures du soir, au coin de la place Blanche et de la rue Lepic, un individu de forte taille, au visage rasé, s'est jeté sur moi et m'a frappé violemment. Cet apache, qui se livre au trafic de la cocaïne à Montmartre, sous le sobriquet de « Léon », a avoué s'être trompé et m'avoir pris pour un rédacteur du *Bonnet Rouge*. J'ai cru utile de venir vous relater ces faits. »

Nous soumettons cet incident à la haute attention de M. le ministre de l'intérieur.

Les scandales de la cocaïne, en temps de paix, étaient écœurants.

En temps de guerre ils sont intolérables.

Le *Bonnet Rouge* a déjà annoncé qu'un décret contre la cocaïne, préparé depuis longtemps, n'attendait plus, pour être promulgué, que la signature des membres du gouvernement.

A l'heure actuelle ce décret est au ministère de l'intérieur.

Nous avons une confiance absolue dans l'esprit de justice et dans l'énergie de M. Malvy.

Poison boche, vendu par des Boches au service des Boches, la cocaïne doit être chassée de France !

Ce sera l'honneur du *Bonnet Rouge* d'avoir pris l'initiative de cette œuvre de salubrité publique.

Un conseil général d'envahis

Malgré l'invasion, la vie publique continue. Les Conseils généraux tiennent partout leur session d'août. Cette session se tient au chef-lieu de chaque département. Mais Mézières est occupée et tout le département des Ardennes est envahi : le conseil général s'est tenu quand même. Il s'est réuni cet après-midi au sous-secrétariat des Beaux-Arts. Le préfet, M. Pierre Népoty, le présidait, assisté de ses collaborateurs : le poète Maurice Levaillant et notre confrère Edouard Helsey. Parmi les conseillers, — tous présents, — on entoura de sympathies le docteur Prévost, rapatrié d'Allemagne il y a quelques jours. Et le Conseil s'occupa des affaires du département, comme si de rien n'était. Notre ami, le docteur Doizy, député de Charleville, fait partie de cette assemblée héroïque.

Les Réformés n° 2 de 1915 (1)

Le cas des grands malades revenus d'Allemagne

Un argument décisif

PRISONNIERS DE GUERRE

— J'ai combattu dans l'Argonne, monsieur le rédacteur. Grièvement blessé et fait prisonnier, envoyé dans un camp en Allemagne, j'ai contracté une grave maladie. Après six mois d'internement, les Boches m'ont échangé avec un convoi de grands malades. Rentré en France, j'ai été réformé numéro 2 le 12 mars 1915. Que va-t-on faire de moi ? »

Celui qui nous parle est un brave garçon, fier d'avoir été atteint au service de la Patrie. Pour prouver l'authenticité de ses déclarations, il nous montre son livret militaire et diverses pièces établissant qu'il a été effectivement prisonnier en Allemagne. Avec nervosité, il nous dit :

— Nous sommes un grand nombre dans le même cas. Est-ce que nous n'avons pas fait tout notre devoir ? M. Chéron a déclaré que les réformés numéro 2 sont des soldats qui ont eu des maladies en dehors du service. C'est faux. Cette affirmation a indigné tous mes camarades dont plusieurs ont été réformés numéro 2 après avoir reçu quatre ou cinq blessures.

Le *Bonnet Rouge* a déjà démontré l'absurdité de cet argument du sénateur du Calvados. S'il le faut, nous publierons les lettres de soldats et de sous-officiers blessés glorieusement et qui ont reçu des Conseils de réforme le congé de réforme numéro 2.

POUR L'HONNEUR DE LA FRANCE

Mais le cas des prisonniers de guerre échangés comme grands malades soulève un problème de droit international. Voici des hommes que l'Allemagne a rendus à la France, après leur avoir fait subir une douzaine de visites minutieuses dans les lazarets du Kaiser. Nos ennemis, jugeant ces soldats incapables désormais d'aucun service, les ont renvoyés dans notre pays, avec la promesse, bien entendu, de ne plus les incorporer dans l'armée.

Le convoi des prisonniers de guerre français arrive dans les premiers mois de 1915. On les présente immédiatement devant les Conseils de Réforme. Après les visites des médecins boches, il ne peut y avoir aucun doute. Pour que des soldats soient rendus à la France, il faut qu'ils soient complètement incapables de servir. Tous ces braves gens sont donc réformés numéro 2, sans pension ni gratification. Les uns et les autres, essayant d'oublier les souffrances endurées en Allemagne, coopèrent à la reprise des affaires. Soudain, le rapport Chéron est publié. La presse leur annonce qu'ils vont être obligés de comparaître, de nouveau, devant les médecins militaires. Leur situation est extrêmement délicate. Si les Conseils de Réforme décident qu'ils peuvent être versés dans le service armé — et cette hypothèse est fort plausible, puisque l'examen ne dure pas cinq minutes — ces hommes, en dépit des engagements et des conventions, seraient incorporés dans les troupes combattantes.

Pour l'honneur de la France, cette éventualité ne doit pas être envisagée.

M. LE DOCTEUR BEAUVISAGE SENATEUR DU RHONE

M. le docteur Beauvisage, sénateur du Rhône, est une des célébrités du monde médical. C'est lui qui, ces temps derniers, a pris l'initiative avec son collègue Herriot, maire de Lyon, de cette œuvre si intéressante qui s'appelle : la rééducation professionnelle des mutilés. Absent du Sénat lors de la discussion du rapport Chéron, il est d'accord, avec le docteur Galup, sénateur du Lot-et-Garonne, pour condamner la mesure préconisée par l'ancien sous-secrétaire d'Etat.

Voici, d'ailleurs, la lettre qu'il nous a adressée :

« J'ai bien entendu dire que, depuis le 1er janvier 1915, il y avait encore eu quelques injustices, passe-droits et embuscades sanitaires comme en 1914.

« Toutefois, ce n'est pas une raison pour porter une aussi grave atteinte à l'immense majorité de ceux qui se croyaient fondés à compter sur une décision irrévocable autant que justifiée et sur le gagne-pain qu'elle leur assurait.

« Il me semble que des mesures individuelles pourraient être prises contre les cas suspects, sans bouleverser, inquiéter et léser gravement toute une catégorie de citoyens dont l'immense majorité mérite notre intérêt et notre sollicitude.

« *La plupart d'entre eux, réformés au front, ont payé de leur personne et fait largement leur devoir et actuellement ils consacrent le peu de santé qui leur reste à la vie économique du pays.*

« *Si j'avais été au Sénat, j'aurais donc voté contre le paragraphe, qui les condamne tous en bloc, à repasser une nouvelle visite.* »

Nous sommes persuadés que la Chambre comme le Sénat adopteront, sans opposition, le projet de loi si juste et si équitable déposé par MM. les docteurs Claussat Doisy et Peyroux.

AVIS

Afin de préparer un dossier qui sera soumis à l'attention du Parlement par MM. les docteurs Claussat, Doizy et Peyroux, le *Bonnet Rouge* invite les réformés numéro 2 de 1915 à lui adresser, le plus rapidement possible, leurs cas particuliers.

(1) Voir le *Bonnet Rouge* depuis le 2 août.

M. Charles Humbert dirige le "Journal"

C'est aujourd'hui que M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse, prend la direction du *Journal*.

Nous avons dit ici quelle confiance les républicains pouvaient apporter au nouveau directeur du grand quotidien républicain. C'est ce que M. Charles Humbert a tenu lui-même, à confirmer, en déclarant ce matin, dans une lettre-programme adressée à ses lecteurs que le *Journal* pratiquera une politique « franchement républicaine ».

Nous conserverons au Journal ce caractère artistique et littéraire qui a été une des principales raisons de son succès. Mais nous y apporterons la réserve que le sentiment des convenances doit faire régner aujourd'hui partout, en présence des épreuves publiques et des malheurs privés...

Demain, notre admirable nation prendra, j'en suis sûr, avec la confiance que donne la victoire, une nouvelle vitalité. Elle retrouvera la place qu'elle a si longtemps occupée à la tête des peuples, qu'il s'agisse de commerce, d'industrie, d'agriculture, de colonisation, de science ou d'art.

Dans cette renaissance française, la presse a un rôle immense à jouer. Elle doit au pays, elle se doit à elle-même d'être le puissant instrument de toutes les initiatives, le moteur de toutes les énergies. Le Journal aura, par dessus tout, cette préoccupation de servir, en toutes circonstances, les intérêts nationaux. Il est assuré, d'ailleurs, de se rencontrer dans cette voie avec les plus grands organes de la presse française.

Le complot allemand aux États-Unis

Un des plans de l'Allemagne consistait dans la création d'une agence télégraphique, secrètement contrôlée par le gouvernement allemand, pour fournir des « nouvelles impartiales » à la presse américaine, les informations de l'agence Wolff étant discréditées.

D'autre part, le gouvernement allemand, tout en protestant contre l'envoi de munitions aux Alliés, est actuellement engagé dans l'achat d'usines fabriquant des munitions en Amérique, usines qu'il contrôlera secrètement à partir du 1er septembre et qui travailleront à plein le 1er janvier prochain.

La compagnie allemande, propriétaire des usines en question, a passé des contrats pour fournir des munitions aux gouvernements anglais et russe, mais aucune sanction n'est stipulée en cas de défaut de livraison ; naturellement, cette compagnie n'entend nullement livrer aux alliés.

Le « New-York World » promet de donner dans un prochain article des détails complets sur cette opération, le nom des usines intéressées et l'endroit où elles sont situées.

Protestations de femmes anglaises

Londres, 16 août. — Un cortège de femmes s'est déroulé hier dimanche dans les rues de Londres dans le but de protester contre l'enregistrement des femmes sans garanties.

Mme Despard, sœur du maréchal French, suffragette connue, a prononcé un discours.

« Pendant que l'Angleterre lutte contre le militarisme prussien dans les Flandres, nous devons prendre garde que l'Angleterre elle-même ne soit pas prussianisée ; qu'on n'exploite pas les femmes en en faisant des jaunes. Alors que les hommes sont dans les tranchées, il faut espérer que les femmes ne signeront pas le registre national sans protestation. »

De son côté, Mlle Sylvia Pankhurst a déclaré qu'elle ne signerait pas le registre national, disant que ce n'était là qu'une ruse pour avoir du travail à bon marché.

Enfin, le député Outhwaite a protesté contre le projet de mettre un impôt sur les gages des travailleurs

Le coton contrebande de guerre

Le *New-York-Herald* annonce qu'un haut fonctionnaire a affirmé que le Département d'Etat a reçu des nouvelles de Londres selon lesquelles le coton sera placé sur la liste des marchandises considérées par l'Angleterre comme contrebande de guerre. Le correspondant du *New-York-Herald* ajoute qu'il a les meilleures raisons de croire que cette information est exacte et qu'il peut la compléter en affirmant que la France va agir de même.

Les cercles gouvernementaux américains se félicitent de cette démarche et désirent surtout qu'elle soit annoncée officiellement aussitôt que possible afin que les cotonniers sachent ce qu'ils doivent faire et que les controverses commerciales anglo-américaines soient éclaircies avant la rédaction finale de la note américaine.

L'EXEMPLE ALLEMAND

Des canons, des munitions, des avions!

Londres, 16 août. — Le correspondant du *Daily Express* à Genève a recueilli l'opinion du directeur d'une grande usine suisse qui revient d'Allemagne.

« Mes sympathies personnelles, a-t-il dit, vont aux Alliés. Mais je dois confesser que j'admire beaucoup l'organisation des Allemands. A l'heure qu'il est, ceux-ci fabriquent par milliers des mitrailleuses, par vingtaines des aéroplanes et de nombreux sous-marins, aussi vite qu'ils le peuvent. Pour triompher dans cette guerre, les Alliés doivent se tenir éveillés et donner à la question « mécanique » plus d'attention qu'à la question « hommes ».

De 3 à 6 heures

Le drame de Parigné-l'Evêque

La meurtrière se suicide

Les journaux de ce matin ont annoncé le crime mystérieux de cette femme belge habitant Parigné-l'Evêque, près du Mans, où son mari est cantonné, qui tua sa future bru.

Un incident dramatique vient de clore l'instruction de ce drame.

Echappant aux gendarmes belges et français qui la gardaient en attendant son transfert au Mans, Mme Demens, la femme du lieutenant belge inculpée du meurtre de Mlle Emma Van den Auvera, s'est jetée dans un puits qui se trouve près de la maison du crime. Deux soldats belges s'étant fait attacher, sont descendus dans le puits et ont réussi à retirer Mme Demens douze minutes après, mais elle n'a pu être rappelée à la vie malgré les soins les plus énergiques.

L'autopsie du cadavre de la jeune Emma a révélé que la victime avait eu le crâne fracturé à coups de bûche. On se trouve en présence d'un drame de famille dont le mobile reste mystérieux.

Nouvelles de Province

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Perpignan, 16 *août*. — Au passage à niveau de la route d'Espagne, près de Perpignan, un train en manœuvre, venant de la gare de Perpignan et rentrant au dépôt, a été pris en écharpe par un train de marchandises sortant du dépôt et allant sur Narbonne. Deux soldats d'infanterie, qui convoyaient un wagon-réservoir de vin à destination de Brétigny-sur-Orge se trouvaient sur la voie avec trois employés de la Compagnie dans le fourgon accroché après le tender. L'un d'eux a été tué et le second grièvement blessé. Le chauffeur a la jambe fracturée. Le chef de train et deux hommes d'équipe sont légèrement contusionnés. Les dégâts matériels sont importants.

"L'Homme Enchaîné" saisi

Notre confrère l'*Homme Enchaîné* a été saisi ce matin. La Censure ne nous permet pas de dire pourquoi.

Nouvelles du Canada

DES CANONS ! DES MUNITIONS !

Otawa, 16 août. — On annonce officiellement que les commandes de munitions passées au Canada par le gouvernement anglais, exécutées ou en cours se montent à quarante-six millions de livres sterling.

Enfants belges en exil

Le *Nieuwe Courant* dit que 27 petits enfants belges qui se trouvaient dans un camp de réfugiés d'Uden, viennent d'être envoyés par tramway à Turnhout où leurs parents les attendaient. Il y a encore au camp un petiot dont la famille et la résidence sont inconnues. Il sait dire seulement qu'il vient de Belgique, que son père est à la guerre et que sa mère est morte. La mortalité infantile qui était déjà grande au début dans ce camp de réfugiés a beaucoup diminué. Il y a au cimetière 70 petites tombes d'enfants belges morts en exil.

Les Serviteurs de l'Etranger (1)

LXVI

TOURNEDOS

Insolent vis-à-vis des femmes, des vieillards et des morts, Daudet fait demi-tour devant les hommes

Léon Daudet a recommencé sa campagne contre le crédit de la France.

Il l'avait interrompue pendant quelques jours. Par quoi était-il absorbé ? Peut-être élaborait-il de concert avec sa charmante famille, un entôlage pareil à celui par lequel les Daudet obligèrent jadis André Germain à leur lâcher cinq cent mille francs... Peut-être lui avait-on raconté que telle grande Française et vieille dame, dont il guette l'héritage, était sur le point de passer l'arme à gauche ; le vase à la main, debout auprès du lit, il lui ferait alors une cour suprême, en se tenant prêt à empocher séance tenante. Peut-être s'était-il senti des démangeaisons au derrière et était-il allé offrir son postérieur à la botte auguste et brutale de Philippe d'Orléans. Peut-être... Mais, quoi ? Avec un singe pareil, peut-on jamais savoir ?

L'ironie d'une épithète

Le voilà revenu à son vomissement habituel.

Il reprend son feuilleton. Et Maurras s'est remis à lui fabriquer des lettres de félicitations, qu'il attribue tour à tour à de vieux royalistes bretons, à des curés provençaux ou à des petits bouchers parisiens. Le ridicule amoureux de la cantatrice devenue chanteuse et qui, dont le chant, où les chansons, ne lui ont rendu ni l'ouïe ni les oreilles, fabrique ces lettres sur un type assez uniforme. Les petits « louchebeurs » de la Villette parlent le même jargon que les ratichons des Bouches-du-Rhône, et les vierges nonagénaires des châteaux de la Loire s'expriment exactement comme le pseudo-poilu de la classe 15.

Ah ! pauvre Maurras, tu n'as jamais brillé pour l'imagination, même dans le mal ; mais vois où t'ont mené tes sales habitudes de séminariste échauffé et solitaire !

Dans ces lettres à l'éloge de Daudet, il y a cependant du fiel : Maurras est jaloux de Daudet, et, obligé de lui faire des compliments, il s'applique à lui attribuer les qualités dont Daudet est le plus dépourvu.

C'est ainsi que dans chacun, revient l'épithète de « courageux » appliquée à Léon Daudet. On n'est plus ironique.

C'est une basse « rosserie » car nul n'ignore, pas même Maurras qui, ignore pourtant tout ce qui n'est pas dans les livres, nul n'ignore que Léon Daudet est le plus lâche des chiens.

Bravi, mais pas brave

Il a peur de tous et de tout. Il s'entoure d'amulettes et de gris-gris. S'il entreprend ne serait-ce qu'un voyage de la rue de Bellechasse à la rue Caumartin, il a soin de toucher du bois et ...autre chose. Il touche du fer quand il aperçoit la soutane de l'abbé de Pascal ou la figure-derrière de Père Dom Besse (de jour en jour).

Mais où sa lâcheté se manifeste surtout c'est dans l'exercice de sa profession.

L'ironie du destin a voulu que ce capon soit journaliste. Sa soif de l'or l'oblige à attaquer des gens chaque matin. Il ne fait recette que s'il est agressif.

Il a trouvé le moyen de concilier sa frousse congénitale avec la nécessité, qui lui est imposée, d'insulter les uns et les autres. Il réussit à faire sans bravoure son métier de « bravi ».

Il n'insulte et n'injurie que des gens qui ne peuvent pas se défendre.

Il fut brave contre M. Fallières, par exemple : M. Fallières ne pouvait pas aller lui botter le derrière, parce que ses hautes fonctions lui interdisaient de se colleter avec un escarpe, et parce qu'il avait, pour le moins, vingt ans de plus que son insulteur.

Daudet insulta de même des femmes et des enfants en bas âge. Il vomit sur des nourrissons quand ils n'ont plus de père. Il se rue sur les morts, quand il ne leur connaît pas de fils, — de fils capables de les faire respecter. Il s'acharne sur les gens qui sont au loin, comme Roosevelt, et qui ne se dérangeront certainement pas pour le plaisir de le corriger.

Maldonne !

Parfois, il y a de l'imprévu. Un homme est agonisant. Daudet s'en paye. Il sort tout son répertoire. Mais le mourant a un fils, un gaillard de trente ans qui s'en vient trouver Daudet. Alors, notre insulteur est magnifique. Le bravache change de ton. Il retrouve l'accent du pays de son père pour dire :

— Hé ! hé ! Vous avez pris ça au sérieux ! Non ! Il fallait pas ! C'est une galéjade ! Allons, topez-là et buvons un verre ensemble.

Ça prend ou ça ne prend pas.

Vous n'avez pas perdu le souvenir d'Henry Roujon, cet homme exquis de discrétion et de douceur. Il tomba malade, si sérieusement malade qu'il en mourut. Quand Daudet appris qu'Henry Roujon était au lit, et pour longtemps, il se dit :

— Voilà mon homme !

Et il se mit à l'injurier. Il y allait daredare : Roujon avait fréquenté chez Alphonse Daudet ; il avait rendu quelques services à la famille fort quémandeuse. Vous pensez si Léon Daudet s'en paya : un ami de son père ! un bienfaiteur de sa famille !! C'est la proie idéale.

Les articles étaient « tapés », comme disent les vieilles gourines, qui, enrichies dans la prostitution, se réhabilitent sur le tard en achetant un titre et en adhérant à l'*Action Française*.

Mais un jour, deux messieurs se présentèrent chez Léon Daudet : c'étaient les témoins du fils d'Henry Roujon qui voulait traîner sur le terrain l'insulteur de son père agonisant.

Surprise !

Roujon avait donc un fils ? Il aurait dû le dire ! Daudet ne t'aurait pas insulté !

Le bravache royaliste était vert, paraît-il. Il faillit s'évanouir, se décomposer, au risque d'asphyxier les témoins.

Léon Daudet rétracta ; puisqu'il tenta de s'esquiver.

Il eut beau dire et beau faire. Il dut aller sur le terrain. Le jeune Roujon lui perça le bras de son épée.

Courageux à bon escient

Depuis, Léon Daudet, avant d'insulter quelqu'un, prend des renseignements : il s'enquiert de son âge, de son état de santé, de ses relations, de sa famille, de ses amis.

Il n'insulte plus qu'à coup sûr.

Dans le doute, il emploie des périphrases, parle de « torchon », de la « lueuse », de « rasta », mais se garde de nommer qui que ce soit, afin de se conserver la ressource de nier.

Il est plein d'audace contre les femmes et les vieillards et les morts : mais s'il aperçoit un homme, il lui tourne le dos. C'est décidément un usage bien ancré dans cette famille que d'offrir son derrière aux messieurs.

(1) Voir le *Bonnet Rouge* depuis le 6 juin.

Nouvelles des Fronts

Communiqué français

15 HEURES

Au cours de la nuit, canonnade intermittente dans la région de Souchez et sur le plateau de Nouvron, au nord de l'Aisne. Combats à coups de bombes et de grenades dans le secteur de Quennevières et dans l'Argonne occidentale.

Dans les Vosges, un coup de mine sur une tranchée ennemie, entre Burnhaupt-le-Bas et Ammertzwiller nous a permis de faire quelques prisonniers et de prendre deux lance-bombes et une mitrailleuse.

On ne trouve dans ce communiqué que la trace d'actions absolument locales sans répercussion sur la situation réciproque des lignes adverses.

Le fait le plus important est encore relatif à une heureuse opération de mine en Alsace, non loin de Burnhaupt-le-Bas, dans le secteur sud-ouest de Mulhouse.

UNE RÉVÉLATION

La coopération des Alliés

L'aide apportée par la Grande-Bretagne à la Russie

DÉCLARATIONS DE SIR GEORGES BUCHANAN

Pétrograd, 15 août. — Pour la seconde fois, sir Georges Buchanan, ambassadeur d'Angleterre en Russie, a cru sage et utile de faire connaître au public russe ce que la Grande-Bretagne faisait dans cette guerre.

Par son discours à l'occasion du nouvel an, il avait fait taire les médisances des germanophiles qui faisaient de leur mieux pour persuader la Russie que la Grande-Bretagne était une alliée sans utilité. Cette fois-ci, dans une interview accordée aux représentants des journaux de Moscou lors d'une courte visite qu'ils lui rendirent à Pétrograd, il a répondu à la question posée au cours de ces dernières semaines de tous côtés et dans toutes les classes de la population : Que fait la Grande-Bretagne ?

Sir G. Buchanan a fait ressortir tout d'abord que, si les Alliés commençaient leur grande avance à l'Occident avant d'être certains de pouvoir percer, ce serait nuisible pour la Russie. Beaucoup de gens s'étonnent, dit-il, que les armées franco-anglaises n'aient pas entrepris le mouvement décisif que l'on attend d'elles depuis longtemps.

Toute la question se réduit à celle des canons et des munitions ; et, seuls, ceux qui ont été à même de voir les travaux défensifs des Allemands ou des photographies détaillées de ce qu'ils représentent, peuvent en estimer la solidité. Ce fut une méprise aussi de supposer que l'ennemi avait beaucoup diminué ses forces sur l'Occident. Les renforts envoyés contre la Russie furent surtout composés de levées nouvelles encadrées d'une certaine quantité de troupes venues de France et des Flandres, qui furent immédiatement remplacées, d'ailleurs. En ce qui concerne les Dardanelles, sir Georges Buchanan a fait l'intéressante révélation qui suit : *lorsque la Turquie a déclaré la guerre, la Russie a fait appel à la Grande-Bretagne pour la prier de faire une démonstration sur un point quelconque, de façon à ce qu'elle eut pour effet de détacher une partie des forces turques opérant au Caucase. Pour cela, et aussi dans le but d'ouvrir les détroits afin de permettre à la Russie d'exporter ses grains et de recevoir des approvisionnements de guerre, la Grande-Bretagne a expédié un grand nombre de troupes et une grande quantité de munitions dans la péninsule de Gallipoli.*

Sur le front serbe

UNE BATTERIE AUTRICHIENNE RÉDUITE AU SILENCE

Nich, 15 août. — Le 13 août, les Serbes ont réussi, par quelques coups de canon, à interrompre les travaux de fortifications de l'ennemi, en face du village de Dobra, sur le Danube.

Le même jour, en face de Velico-Selo, près de Belgrade, un combat d'artillerie s'est engagé avec une batterie ennemie installée au village de Starchevo. Au douzième coup, l'artillerie serbe a réduit au silence la batterie ennemie, qui a tiré soixante obus.

RÉPONSES AU LECTEUR

G. D. — L'entrefilet que vous nous signalez n'a rien d'irrespectueux envers les morts. Vous avez confondu, croyons-nous, « acheteur » et « client ».

Le bloc francolonial

En somme, depuis le début de la guerre, les exigences allemandes, en cas de victoire contre la France, n'ont pas varié d'un iota. Elles sont garantes d'un robuste appétit et semblent difficilement susceptibles d'accroissement. Leur projet, longuement exposé, de la nécessité de notre affaiblissement politique et économique et d'une rectification sérieuse de leur frontière jusqu'à notre côte ouest règle la question pour la métropole, sans omettre le morceau de choix, notre empire colonial.

Dans son livre *La Guerre d'aujourd'hui*, le général von Bernhardi s'était déjà attaché à la justification anticipée du vol à main armée. « L'Allemagne, disait-il, nourrit présentement sur son étendue, qui est à peu près celle de la France, 65 millions d'habitants, tandis qu'en France il n'y en a que 40 millions. Cette population énorme s'accroît tous les ans d'un million. Nous avons donc besoin d'accroître notre empire colonial pour assurer à notre surcroît de population des moyens d'existence et de travail. Une pareille acquisition territoriale ne nous est permise qu'au détriment des autres Etats ».

Ce qu'il omettait de dire, c'est que si l'Allemagne compte bien effectivement 120 habitants par kilomètre carré, la Belgique en compte 250 pour une superficie identique et que, en admettant même son point de vue, l'annexion de cette dernière devenait une erreur fondamentale. Dès la déclaration de guerre, cette volonté d'expansion coloniale se précise. Dans son rapport à sir Edward Grey, le 30 juillet 1914, sir Goschen, ambassadeur de la Grande-Bretagne à Berlin, après avoir rappelé que dans sa conversation avec le chancelier allemand, celui-ci lui donna l'assurance que le Gouvernement impérial n'avait pour but aucune acquisition territoriale aux frais de la France, l'ambassadeur ajoute : « J'ai posé à Son Excellence une question au sujet des colonies françaises. Il me répondit qu'il ne pouvait s'engager d'une manière semblable à cet égard ».

Dans sa revue *Zukunft*, Maximilien Harden, avant la bataille de la Marne, exposait son plan avec plus de désinvolture. « L'Espagne et les Pays-Bas, la France et l'Angleterre, disait-il, ont saisi, colonisé de grands territoires, les plus fertiles du monde. L'heure de l'Allemagne a maintenant sonné et elle doit prendre sa place de puissance dirigeante dans le monde ». Hier, après la prise de Varsovie, deux grandes manifestations épistolaires mettent à nouveau les choses au point. La première émane du parti agrarien allemand qui, en tête de ses revendications, exige « la conquête d'un empire colonial ». La seconde est un chef-d'œuvre d'élucubrations des intellectuels teutons qui conclut : « Nous ne devons pas oublier que la France possède un empire colonial démesurément grand et que l'Angleterre pourrait s'en emparer, si nous ne mettions la main dessus ». On pourrait répondre à cela que si nos colonies sont intactes, en revanche, la plupart des colonies allemandes, Sud-Ouest Africain, Togoland, Cameroun, Kiao-Tchéou ou possessions du Pacifique sont entre les mains des alliés.

Cependant, si l'on accepte un instant la thèse allemande, que la question des colonies se règlera après la guerre, il ne faut pas toutefois perdre de vue que ces dernières acquisitions représenteront, à l'heure du traité de paix, des gages pour le moins semblables aux séquestres des maisons austro-boches. Ce qui ressort clairement, après chaque victoire ou chaque semblant de victoire, c'est la volonté toujours ferme de mettre la main sur notre domaine colonial.

A la vérité, le morceau est tentant. En 1870, ce domaine de 750.000 kilomètres carrés comptait cinq millions d'habitants. Aujourd'hui, il compte dix millions de kilomètres carrés, peuplés de cinquante millions d'habitants. Cet immense empire, accru en moins d'un demi-siècle de la Tunisie, du Soudan, du Tonkin, de l'Annam, du Dahomey, de Madagascar, du Maroc, est l'œuvre de la Troisième République. Qu'au nom du droit du plus fort, une organisation de brutes cherche à s'en saisir, c'est là une prétention contre laquelle nous lutterons sans désemparer, mais qui est cependant conforme à la mentalité tudesque. Il reste à prouver que bien compris, bien lié, ce bloc franco-colonial ne joindra pas à la compréhension du droit la constitution de la force proprement dite.

Car, enfin, c'est l'application du principe de colonisation intégrale qui fait que les colonies devenues véritablement partie intégrante de la mère patrie volent à son secours dès qu'elle est attaquée. C'est sous l'égide du principe fédéraliste que, dès le début de la guerre, Australiens ou Canadiens, Jats, Sikhs, Pathans, Gourkhas ou Cipayes de l'Inde ont apporté leur concours au service de la Métropole. C'est sous l'application du principe centraliste que tirailleurs algériens ou soudanais, goumiers marocains ou légions néo-calédoniennes sont venus, avec non moins d'élan, fournir la preuve de leur attachement à la Métropole et payer le tribut du sang à la patrie.

Est-ce à dire que de ce côté, tout avait été fait, tout avait été préparé ? Qui donc, dans le monde, affirmerait sérieusement que la France voulait la guerre et n'est-ce pas là, au contraire, une des preuves convaincantes que si elle l'avait voulue, elle pouvait avoir la force pour elle. Malgré tout, ce ne sera pas encore cette fois que le kaiser réalisera son rêve d'*expansion mondiale* et notre force subsistera, avec une leçon en plus.

Et la République, qui aura su conquérir, s'attacher et garder son domaine colonial, saura, dans la paix, dans le souvenir du passé et la vision exacte des craintes futures, constituer, organiser le bloc franco-colonial, la plus grande France.

Camille GORJU.

SUR LE FRONT OCCIDENTAL

Comment les Anglais avancèrent à Hooghe

L'ennemi démoralisé par un bombardement d'une semaine

Quartier général de l'armée britannique en campagne, dimanche. — « Notre artillerie a été merveilleuse. Pour la première fois les Allemands ont trouvé à qui parler. Comme nos hommes voyaient nos obus tomber en un déluge incessant sur les positions allemandes et couronner toutes les lignes allemandes en une nuée de fumée, ils furent amenés à croire que les Allemands, enfin, étaient appelés à endurer ce qu'ils avaient si souvent souffert. Le tonnerre de nos canons et la vue des éclatements d'obus ponctuant tout l'ensemble du front allemand mit du cœur au ventre de nos hommes et il fut impossible de les arrêter avant qu'ils ne puissent se frayer leur route. Nous avons tous compris que, cette fois-ci, et quelque en fut le coût, nos canons avaient des munitions nécessaires pour lutter avec cette immense batterie qu'est, en fait, l'armée allemande. »

Telle fut l'opinion formulée par un officier qui prit part à notre avance heureuse à Hooghe, lundi dernier. Electrisée par une préparation d'artillerie comme jamais l'on n'en avait encore vue de notre côté, notre infanterie s'élança d'une ruée superbe, dépassant le terrain perdu. Depuis lors, nos troupes ont tenu leurs positions, malgré un bombardement nourri. Une petite portion de 20 mètres environ dut être abandonnée, parce que, complètement ouverte et à découvert, elle était intenable.

Une semaine avant l'attaque, nos canons arrosèrent les Allemands. Il ne faut pas oublier le 75 français qui soutint splendidement notre attaque. Ni jour ni nuit, on ne laissa les Allemands en paix. Dans les courtes heures de lundi matin, le bombardement s'accrût et devint plus intense ; puis, dès l'instant où nos canons pointèrent sur la seconde ligne allemande, notre infanterie, avant même que les Allemands puissent penser que l'attaque était à pied d'œuvre, notre infanterie avait franchi le parapet des tranchées allemandes et se trouvait mêlée à l'ennemi.

LA TRAITRISE ALLEMANDE

Malheureusement, la reddition de certains fut quelquefois marquée de traîtrise. Ainsi, un officier allemand qui avait les mains levées au-dessus de la tête et qu'un groupe de nos hommes avait passé à un autre groupe, sortit soudain un revolver qu'il avait gardé sur lui on ne sait comment et fit feu sur un de ceux qui le gardaient à vue. Un autre officier, sorti d'un trou, sur promesse de la vie sauve, tua deux des nôtres.

Les tranchées allemandes nous apparurent comme très profondes et très étroites, et construites surtout pour se protéger contre les obus. Les « capots » étaient très solides, diagonalement placés, et pouvaient abriter 4 ou 5 hommes, couverts d'un plafonnage de fer et de charpentes. Plus de 24 heures après le combat l'on découvrit deux Allemands dans un de ces «capots» ; l'entrée en avait été bloquée par des débris d'obus et nos hommes, ignorant que des Allemands s'y trouvaient encore en vie, avaient mis devant des sacs de sable. Les troupes dans les tranchées entendirent un grattement et de faibles cris sortant de derrière ces barrières et lorsqu'ils les eurent retirées les deux Allemands apparurent et se rendirent.

Les tranchées allemandes se trouvaient en un état indescriptible. Sans doute l'on n'avait pris aucun soin d'enterrer les cadavres des combats antérieurs et le bas des tranchées était plein de corps allemands enfoncés dans la terre. En un endroit, des bottes sortant à travers les sacs de sable prouvèrent que des cadavres avaient servi à consolider les parapets. Lorsque nos hommes pénétrèrent dans la première ligne des tranchées allemandes, ils trouvèrent les morts du matin même empilés en tas affreux devant ce qui restait de leurs camarades. Spectacle horrible, en vérité.

UN COMBAT FURIEUX

Il y eut une bataille furieuse en un espace restreint à propos d'une redoute construite par les Allemands à l'extrême-gauche des tranchées prises par eux et où ils avaient placé leurs hommes de réserve. Nos hommes se jetrent dans l'entonnoir précédemment fait, obligèrent les Allemands à en sortir vers la surface où ils furent pris en écharpe par quatre de nos mitrailleuses qui semèrent la mort dans les rangs ennemis.

Le détachement des mitrailleuses, complètement indifférent au danger, se dressa alors sur le parapet de la première ligne allemande et balaya toute la région entre la première et la seconde ligne, en avant et en arrière.

Vive la République !

Comme elle est douce à lire, comme elle soulage, la circulaire aux blessés sur la liberté de conscience.

« Votre droit est absolu de rester hors de toute religion. »

.. ..

« A ceux qui ont combattu pour la liberté du monde, la liberté est due. »

Il nous semble qu'un voile s'est déchiré qui nous la cachait et qu'elle en surgit, rajeunie, sereine et forte, celle dont parlaient avec amour les vieux qui pour la troisième fois, l'avaient recoiffée de son bonnet pourpre.

« *Marianne* », disaient-ils doucement et les *syllabes prenaient dans leur voix la tendresse indulgente qui vient aux mères pour les enfants dont elles ont beaucoup souffert.*

En même temps que ceux de la guerre de 70, les récits de sa naissance enveloppèrent mon adolescence d'une atmosphère de merveille. Dans la salle à manger du grand-père, simple comme une cellule, son effigie de bronze se profilait au mur sur un fond de peluche rouge et comme à une icône on suspend une branche fleurie, un rameau chaque an renouvelé, mettait un soupçon de coquetterie au visage grave, sous le bonnet replié sur l'oreille.

Mes songeries d'enfant solitaire s'attachaient à cette image. Je la voyais grandir, s'animer. Un souffle parfois, me paraissait gonfler les cheveux et les lèvres sévères.

On m'avait dit :

— Elle nous a apporté la liberté de conscience. »

Etait-il chose plus belle à des yeux qui s'éveillent ?

Plus tard, je ne retrouvai plus si sereine la chère image. Elle se détournait, croyait-on, de ceux qui l'avaient tant chérie. Cette robuste fille du peuple devenait grande dame et flirtait avec les rois.

Quand retentit la clameur : « Aux armes ! »

Alors, nous comprîmes combien nous l'aimions toujours et oubliant ses erreurs, le peuple répondit :

« Aux armes, pour toi, Marianne ! »

Ses fils accomplirent, sans compter, des prodiges, donnant leur sang plébéien en offrande sublime. Seulement, quand ils revenaient blessés, tirant de l'aile, ces bons gars, peu à peu nous avions fini par songer en grande amertume, nous les femmes qui vivons la pensée sans cesse tournée vers eux, que Marianne tenait mal sa promesse.

— Elle nous a pourtant apporté la liberté de conscience, répétions-nous, tandis que nous apprenions de tous côtés que les soins du corps pour nos chers mutilés se subordonnaient à l'esclavage de la pensée.

Quelle délivrance, que cette nouvelle déclaration des droits du citoyen :

« La République veille à ce que votre pensée demeure libre, à ce que votre dignité de soldats, grandie par la légitime fierté du devoir accompli, ne souffre nulle atteinte dans votre conscience et vos convictions. »

Ah ! Marianne, ça, vois-tu, c'est rudement chic, et de quel cœur les gars vont crier, à plein cœur :

— Vive la République !

Fanny Clar.

Le "brillant second" est malade

Il appelle un médecin italien

Plusiers journaux italiens publient une information d'après laquelle les conditions de santé de l'empereur François-Joseph, qui depuis longtemps étaient cause de grandes préoccupations, se sont aggravées ces derniers jours. Malgré l'insensibilité morale du vieil empereur, les derniers événements lui auraient causé une grande impression, et sa santé en aurait ressenti un grave choc.

Une sommité du monde scientifique italien aurait été appelé par les médecins qui soignent l'empereur pour une consultation.

Il est notoire que le médecin de confiance de François-Joseph a été éloigné de la cour, car c'était un empirique qui avait réussi à captiver l'estime et l'amitié du vieil empereur plus par sa condescendance qu'il témoignait à tous les désirs que par ses méthodes du traitement, qui consistait presque toujours pour le souverain à boire un verre d'eau... de Janos.

Le grave état de santé de l'empereur, qui a été atteint, ces jours derniers, d'ataxie locomotrice, ont conseillé le remplacement de son médecin de confiance par des médecins les plus renommés de l'Empire.

Ce sont ces médecins qui, après avoir visité l'empereur, auraient invité ce spécialiste italien, qui a déjà eu l'occasion de soigner François-Joseph, de se rendre à Schœnbrunn pour une consultation, malgré les difficultés que l'actuel moment de la politique internationale opposent à la réalisation de ce voyage.

On ignore, cependant, si cette personnalité du monde clinique italien a accepté ou décliné l'invitation. (*Herald*.)

Nouvelles de la Journée

Dans Paris

UNE PIERRE QUI TOMBE. — Ce matin vers 6 heures, une pierre pesant environ 5 kilogs. s'est détachée d'un balcon situé au 3me étage de l'immeuble, 6, rue Martel. Elle est tombée sur le trottoir sans occasionner aucun accident. Un service d'ordre a été établi aux abords.

M. Lacroix, commissaire de police a été informé.

30 MINUTES D'ARRET. — Pendant 30 minutes d'interruption. La circulation des tramways a dû être interrompue par suite de la rupture d'un fil du trolley aux Quatre Chemins sur la ligne « Aubervilliers-Opéra » et « Aubervilliers-Place de la République ».

CHAUFFEURS ATTENTION AUX ESTACADES ! — Hier soir vers 6 heures, le chauffeur Capoulade demeurant 20, Avenue de Tourville, et conduisant l'automobile de place 5566 I, a heurté avenue du Trocadéro le pilier d'une estacade située en face du 10. Capoulade eu la poitrine défoncée par le volant et M. Daniel Bates, 52 ans, rentier demeurant 6, Rue Freycinet qui occupait la voiture a eu une fracture du crâne. Tous deux ont été conduits à Beaujon dans un état grave. M. Mulnier, commissaire de police procède à une enquête sur les causes de l'accident.

UNE NOYEE ANONYME. — Ce matin, vers 5 heures en face du 54 du quai d'Austerlitz, des mariniers ont retiré de la Seine le cadavre d'une femme âgée de 40 ans environ, taille moyenne, cheveux chatains, vêtue d'un boléro noir, d'un corsage gris, de bas noirs et souliers noirs. Elle portait en outre une alliance et des boucles avec perles. M. Yendt, commissaire de police a été informé.

En Allemagne

LA QUESTION POLONAISE

Amsterdam, 16 août. — Le « *Berliner Tageblatt* » dans sa revue de la semaine, s'en prend au manifeste par lequel le Club Austro-Polonais a demandé la formation d'une Pologne autonome. « Quel avantage, dit le journal, avons-nous, l'Allemagne et l'Autriche, à créer une Pologne autonome qui serait en état de poursuivre ses intérêts économiques en opposition avec les nôtres ? Ne serait-elle pas plutôt un danger qu'une garantie pour la paix de l'avenir ? »

Au Japon

LES RAPPORTS DU NOUVEAU CABINET AVEC LA CHINE

Tokio, 15 août. — Le comte Okuma, parlant à une réception des associations de presse internationale, a exposé la situation.

« La politique du cabinet, a dit le président du conseil, demeure la même ; il continuera la réalisation de son programme encore inachevé. »

Le comte Okuma a ajouté que le Japon remplira ses engagements nationaux et internationaux.

Le Japon vis-à-vis de la Chine ne cherche pas une acquisition de territoire. Il ne désire pas opprimer la Chine, comme ses ennemis l'ont allégué. Au contraire, en prenant part à la guerre, il a assuré un commerce paisible dans le Pacifique. De même, le récent traité conclu avec la Chine a assuré pour l'avenir des relations amicales entre les deux pays, ainsi que le développement pacifique des ressources d la Chine et des intérêts internationaux qui y sont engagés.

Et le présiden du conseil a conclu :

« Le gouvernement continuera de mériter la confiance et du peuple japonais et des peuples étrangers.

Le raid de Gabriele d'Annunzio au-dessus de Trieste

« Prenez courage ! nous vous délivrerons »

Depuis que les Italiens ont occupé Monfalcone chaque jour un ou deux aéroplanes italiens volant au-dessus de Trieste bombardent les établissements militaires et les défenses autrichiennes du Carso triestin.

Tous les docks militaires de Trieste ont été détruits. Les chantiers ont été brûlés. Des bombes ont frappé aussi le palais du gouvernement, l'endommageant sérieusement.

Le *Piccolo* publie des détails sur le raid du poète Gabriele d'Annunzio au-dessus de Trieste.

« Le « vélivole » partit samedi 7 août dans l'après-midi, à 3 h. 3 m. Il arriva à Trieste à 4 h. 40. Salué par la voix robuste et bruyante des canons, des fusils et des mitrailleuses, il plana par deux fois, à la façon d'un aigle sur la ville déserte.

« Dans sa première tournée, le poète, qui était aussi le mécanicien de l'avion, lança des sachets imperméables dont la chute était réglée par un poids de sable et par une longue flamme tricolore. Comme le temps était très clair, on pouvait suivre des yeux les messages aériens. Quelques-uns tombèrent sur la place de San Guisto, d'autres sur le Champ de Mars, sur la Caserma nuova, d'autres encore dans le faubourg de Corcola et Rojano. Avec les messages de nombreux drapeaux nationaux, alourdis par du plomb, ont été lancés sur la ville.

« Deux hydroplanes autrichiens armés de mitrailleuses se levèrent. Mais le vélivole était déjà très haut, dans les cieux radieux de la plus grande Italie. »

LA PROCLAMATION DU POÈTE

Voici le texte du message que le poète a lancé aux Triestins :

« Frères, courage ! Courage et constance ! Pour vous délivrer au plus tôt nous combattons à perte d'haleine. Dans le Trentin, dans la Carnie, dans le Cadore, sur l'Isonzo, nous gagnons du terrain tous les jours. Il n'est pas d'effort de l'ennemi qui ne soit brisé par la valeur des nôtres ; il n'y a d'impudent mensonge que nos baïonnettes n'arrivent à dégonfler. Nous avons fait plus de 20.000 prisonniers. Bientôt, le Carso sera conquis. C'est moi qui vous le dis, qui vous le jure, mes frères ; notre victoire est certaine ; le drapeau italien sera hissé sur le grand arsenal, sur le sommet de San Giusto. Courage et constance ! La fin de votre martyre est proche. L'aube de notre allégresse est imminente. Du haut de ces ailes italiennes, que guide le vaillant... à travers le ciel de la patrie, je vous jette en gage de ma promesse, ce message de mon cœur. »

DANS LES BALKANS

La Quadruple-Entente et les peuples balkaniques

UNE QUESTION OFFICIELLE SERBE

Nich, 15 août. — L'officieuse *Samouprava* dit dans un article de fond :

« Quoique les détails de la démarche collective de la Quadruple-Entente ne soient pas encore connus, on peut dire tout à fait positivement que cette démarche est faite dans les meilleures intentions pour l'avenir des Balkans et que le pays et les peuples balkaniques ne doivent aucunement s'alarmer de cette démarche. Comment s'alarmer aujourd'hui devant la démarche des puissances amies qui nous ont donné tant de preuves de leur amitié, qui ont toujours eu à cœur notre bien, lorsque leur démarche même prouve leur désir de voir les rapports balkaniques s'arranger définitivement pour le bien commun des pays et des peuples des Balkans ?

« S'il se trouvait quelque erreur dans les détails on saura qui devra attirer l'attention sur ces erreurs éventuelles et à qui il devra les signaler afin de travailler à les réparer ; mais à cet égard, pour ce qui est de la bienveillance et de la justice de nos amis et alliés, nous pouvons être tout à fait rassurés. »

Chanson du jour

La Cloche de Vienne

« François-Joseph a fait fondre pour la transformer en munitions la fameuse cloche monstre du Dôme de Vienne. Elle était faite du bronze de 180 canons pris aux Turcs par les Autrichiens en 1781. (LES JOURNAUX)

Air : Les Cloches de Nantes

(Dans la prison de Nantes
Il y a un prisonnier... etc.)

Dans le Dôme de Vienne
Tout là-haut, sous les plombs,
La grosse cloche ancienne
Rêve à son abandon !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Son bronze tant sonore,
Après plus de cent ans
Se ressouvient encore
Des canons ottomans !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Les canons infidèles
Ayant été vaincus
L'empereur, plein de zèle,
Les avait tous fondus !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Puis, revanche orgueilleuse,
Il fit de cet airain
La cloche monstrueuse
Dont il fut le parrain !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Le métal qui, naguère,
Avait hurlé la mort
Sonnait pour la prière
Parmi le marbre et l'or !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Symbole de victoire,
L'arme du mécréant
A tous chantait la gloire
Du Seigneur Tout-Puissant !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Mais dans le Saint-Empire
Les temps ont bien changé
Une troupe de sbires
Cloche, vient t'outrager !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Tout là-haut l'on t'assiège
Car, ô triste retour,
L'Empereur sacrilège
Va te fondre à ton tour !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

De nouveau ton alliage
Redevenu canon
Va semer le carnage
Et la désolation
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Vieille cloche chrétienne
Au métal sanctifié
Te revoilà païenne :
Les Turcs sont tes alliés !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

Pendant qu'on te décroche
Ne te semble-t-il pas
Que tu sonnes, ô cloche,
Un sourd et dernier glas !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

x

C'est le glas de l'Empire
Et de son chef dément,
Car nul destin n'est pire
Que celui qui l'attend !
Ding, dig, ding, don ! (bis).

P. ALBERTY.

LES PLANCHES

ÉCHOS

Décidément, M. Flateau n'exploitera pas la Cigale. Il est mobilisé et le sera plus que jamais.

D'autre part, Mme Rasimi n'ayant pas renouvelé son contrat, c'est un nouveau directeur, bien connu à Montmartre qui prendra la succession. Il transportera ses assises d'une centaine de mètres et passera de l'Abbaye à la Cigale.

M. Voltera inaugurera, en effet, avec l'établissement du boulevard Rochechouart, sa carrière de directeur de music-hall. On lui prête même l'intention de faire là ses premières armes et de continuer après à diriger un nouveau music-hall.

Nous lui souhaitons un succès égal à celui de son fameux Abbaye de Thélème *et une identique renommée.*

Courrier des Spectacles

Théâtre Municipal de la Gaîté. — Au Théâtre municipal de la Gaîté, une matinée supplémentaire de *L'Enfant du Miracle* avec la même interprétation que le soir, sera donnée aujourd'hui lundi à 2 h. 30 à l'occasion de l'Assomption.

Folies Bergère. — Hier succès triomphal de Mme Pinson dans la *Marseillaise des Usines* au finale de la Revue *Sous les Drapeaux*.

Aujourd'hui matinée et soirée 98e et 99e représentations. — **Faut. 1, 2, 3 fr.**

LE SPECTACLE

THEATRES ET CONCERTS

KURSAAL, 7, av. de Clichy. — 8 h. 15. — Suzanne Valroger ; Val. Dor ; Fernandy ; Gosset. La Manolita dans Ecoliers d'Alsace, ballet pantomime. — Attractions.

LA FAUVETTE (58, av. Gobel.). — Tous les soirs *La famille*, pièce en 2 actes de H. Moreau et J. Férol.

CHANSONIA (10, b. Beaum.). — Tous les soirs, *Honneur de Bat-d'Af*, drame en 2 actes de Ch. Barbay.

FANTASIO (96, boul. Barbès). — Tous les soirs, *Bouboule et Cie* vaudeville en 3 actes de Maupré et Pougaud.

GRAND GUIGNOL — *Le Pharmacien.* — *Le Cœur sur la Main.* — *Les Morts étranges d'Albury.* — *Son pied quelque part.*

COMEDIE-ROYALE. — *On y va*, revue de Léonce Paco.

CHEZ MAYOL. — Tél. Gut. 68-07. — La grande Revue « *Tout va bien !* », 2 actes, 20 tableaux. Damis, Alice de Tender et 60 artistes, 200 costumes de Pascaud.

CINEMAS ET ATTRACTIONS

CINEMA DES NOUVEAUTES AUBERT-PALACE, 24, boulev. des Italiens. — T. l. j., de 2 à 11 h. — Actualités. — Programme varié, intéressant. — Orchestre symphonique.

TIVOLI-CINEMA (14, rue de la Douane) (Tél. 26-44). — Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 heures. Autour de la Guerre. Actualités au jour le jour.

OMNIA-PATHE, 5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés. La plus jolie salle, la plus belle projection. — Programme choisi. Actualités. Voyages.

Faits Divers Financiers

Crédit Foncier de France. — Les bénéfices du premier semestre sont de 12.735.550 fr. contre 11784.467 fr pour la période correspondante de 1914.

Finances russes. — Recettes budgétaires pour janvier 1915 : 214.876.000 roubles contre 312.794.000 ; cette différence résulte principalement de la suppression du monopole de l'alcool. Dépenses budgétaires : 132.630000 roubles contre 211.090.000.

Banques russes — Les principales banques de commerce, telles que la Banque de l'Azow-Don, la Banque de Volga-Kama, la Russo-Asiatique, etc., ont été sollicitées de participer aux travaux de la commission financière du *Comité central de l'Industrie de guerre*.

Banque de l'Etat russe. — Les groupes de la Douma sont d'accord avec le gouvernement pour augmenter de 1 milliard 200 millions de roubles le droit d'émission de cet établissement.

Usines polonaises. — Les Austro-Allemands utilisent les usines des régions envahies, telles que la Huta-Bankowa, les Tubes de Sosnowice, pour la fabrication des projectiles. Ces usines ont été reliées par une voie ferrée aux Charbonnages de Sosnowice, où sont employés des prisonniers.

Les exportations de matériel de guerre des Etats-Unis. — Les exportations d'explosifs, en augmentation de 5 millions et demi, atteignent 9.800.000 dollars ; celles de fer et acier ont atteint en mai 26.500.000, soit une augmentation de 6.200.000 ; celles d'automobiles sont de 6.600.000 dollars.

Le commerce extérieur de l'Espagne — Pour les cinq premiers mois de 1915, le montant des exportations est de 523 millions, en plus-value de 133 millions et les importations atteignent 423 millions, inférieures de 67 millions.

La situation au Mexique. — C'est le chaos complet. La nouvelle récolte est évaluée à 25 0/0 de celle effectuée en temps normal ; le crédit mexicain n'existe plus et les divers papier-monnaie émis par les gouvernements successifs sont absolument dépréciés.

Brazil Railway. — Il est question de procéder à une émission d'obligations de priorité qui primeraient les titres actuels en vue de faciliter le relèvement de cette Compagnie.

Chemin de fer de Santa-Fé. — Le total des recettes brutes pour les onze premiers mois de l'exercice en cours est de 21 21.395.800 fr. contre 28.390.710 fr.

Mines d'or Ouest-Africaines. — La production d'or en juin a été de 135.289 livres sterling contre 142.123 le mois précédent et 147.289 en juin 1914.

Bibliographie

L'ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT : *La mentalité allemande et la guerre*, par M. E. Durkheim, professeur à l'Université de Paris. Une brochure in-8 (Librairie Armand Colin, 103, boulevard Saint-Michel, Paris), **0 fr. 50.**

Les actes dont les Allemands se sont rendus coupables depuis l'ouverture des hostilités ont tellement déconcerté la conscience publique que certains ont hésité à admettre qu'un peuple civilisé ait pu violer à ce point les principes de la civilisation. La présente brochure montre comment ces pratiques découlent naturellement d'une mentalité qui était inculquée à l'Allemand depuis 25 à 30 ans, mais qui ne pouvait se manifester avec éclat qu'en temps de guerre. L'homme qui a contribué plus que personne à la constituer, c'est Treitschke, l'ami de Bismarck, l'admirateur de Guillaume II, le maître de Bernhardi et un des éducateurs les plus influents de l'Allemagne contemporaine.

Ce qui domine ce système d'idées, c'est une certaine manière d'entendre l'Etat. L'Etat est conçu comme une sorte d'être mystique. Il est au-dessus des lois internationales, de la morale, de la nation, dont l'unique devoir est de lui obéir passivement. L'Etat n'a pas d'autre idéal moral que d'affirmer et de développer sa puissance. C'est de cette conception que découlent tous les faits qui nous ont le plus indignés dans la conduite de l'Allemagne.

M. Durkheim montre que, dans ce besoin de tout dominer, il y a quelque chose de morbide, un dérèglement de la volonté qui ne sait pas reconnaître les bornes de tout ce qui est humain. Et c'est ce qui justifie le mieux la confiance des alliés : car on ne s'insurge pas impunément contre la nature des choses.

1815-1915 : *Du Congrès de Vienne à la guerre de 1914*, par Ch. Seignobos, professeur à l'Université de Paris. Une brochure in-8 (Librairie Armand Colin, 103, boulevard Saint-Michel, Paris). **0 fr. 50.**

A l'occasion du Centenaire du Congrès de Vienne, l'auteur décrit l'œuvre de ce Congrès et la tentative pour fonder la paix de l'Europe sur l'équilibre entre les grandes puissances et le système de l'intervention. Il explique comment l'arrangement territorial de 1815, après une durée de près d'un demi-siècle, a été détruit de 1859 à 1871 par l'action combinée de Napoléon III, Cavour et Bismarck, et comment il fut remplacé par un système où la paix reposait sur la prépondérance de l'Allemagne. Il montre comment cet arrangement a été bouleversé par la « politique mondiale » de Guillaume II, qui a obligé les autres puissances à s'entendre pour rétablir l'équilibre, et comment les échecs de sa politique ont amené la Prusse à se jeter sur les états voisins. Il cherche sur quels principes le prochain règlement de l'Europe devra être fondé pour assurer la paix définitive que réclame le monde civilisé.

LE « BONNET ROUGE » EST LE SEUL GRAND JOURNAL RÉPUBLICAIN DU SOIR.

PETITES ANNONCES

Les offres et demandes d'emploi sont insérées gratuitement et tous les jours.

DEMANDES D'EMPLOI

Menuisier, 49 ans, très valide, sérieux, demande travail à façon, agencement (même province). Prix modérés. Ecrire L. Clavel, 14, r. Haxo, Paris.

COMPTABLE demande comptabilité à tenir, soir ou dimanche. Mise à jour, inventaire, bilan, etc. Gaillot 76, chemin latéral à Alfortville (Seine).

COMMERÇANTE honorable, réfugiée du Nord, demande écritures à faire chez elle, et voudrait placer son fils de 15 ans comme apprenti électricien. S'adresser Maurice, 10, rue Dubesme, Paris.

MENUISIER, 49 ans très valide, sérieux, demande travail à façon, agencement (même province). Prix modérés. Ecrire, L. Clavel, 14 rue Haxo, Paris (20e).

DEMOISELLE, sténo-dactylo, demande place. Mlle Lucienne Cottong, 26, rue de Sambre-et-Meuse, Paris.

TAILLEUR, ayant travaillé pendant 30 ans chez les meilleurs tailleurs, demande travail de transformation et de réparation. Delage, 23, rue Servandoni.

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-21e SECTION

LE BONNET ROUGE est composé par une équipe d'ouvriers syndiqués.

Le Gérant : LÉON BAYLE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. Dangon 123, rue Montmartre, Paris (2e) GEORGES DANGON, imprimeur